

---

---

# TABLE DES MATIÈRES.

---

## LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE 1<sup>er</sup>. — *De l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et de l'Italie pendant les règnes de Rodolphe de Habsbourg et de Philippe le Hardi et de Charles d'Anjou.* Pag. 1.

Philippe III succède à saint Louis. Edouard I à Henri III. Rodolphe de Habsbourg élu empereur. Objet de ce chapitre. Rodolphe rétablit la sûreté. Il fait déclarer rebelle Ottocare, roi de Bohême. Fief dont il investit ses fils. Il vend aux Italiens des privilèges et des immunités. Sagesse d'Edouard I. Autorité de Philippe III. Puissance de Charles, roi de Naples. Ses projets et ceux de Jean de Procida. Le pape Nicolas III entre dans les vues de Jean Procida. Vêpres Siciliennes. Charles abandonne la Sicile à Pierre d'Aragon. Martin IV excommunique Pierre, et donne à Charles de Valois les royaumes de Valence et d'Aragon. Mort de Charles I, roi de Naples; de Pierre d'Aragon; de Philippe le Hardi. Charles II est reconnu roi de Naples.

CHAP. II. — *Des principaux états de l'Europe pendant le pontificat de Boniface VIII.* Pag. 9.

Pierre de Mourron, Célestin V, élu pape. Il abdique, et Benoît Caïétan, Boniface VIII, lui succède. Mauvais raisonnement de ceux qui pensaient qu'un pape ne peut pas se démettre. Traitement que Boniface VIII fait à Célestin V. Boniface VIII est trop faible pour les projets qu'il médite. Troubles en Ecosse. Guerre entre la France et l'Angleterre. Boniface se porte pour juge entre le comte de Flandre et de Philippe le Bel. Les Colonnes ne lui permettent pas de soutenir cette tenta-

tive. Frédéric est couronné roi Sicile, lorsque Jacques, son frère, cède cette île à Charles le Boiteux. En Allemagne Adolphe est déposé et Albert d'Autriche est élu. Troubles en Danemarck; en Hongrie. Prétentions de Boniface sur la Hongrie; sur la Pologne; sur l'Écosse. Il fomente les troubles en Danemarck. Ses prétentions sur l'empire d'Allemagne. Les Colonnes succombent. Bulle *Clericis laicos*. Ordonnance de Philippe le Bel. Bulle du pape contre cette ordonnance. Cette Bulle soulève toute la France contre les entreprises de Boniface. Boniface donne une bulle contradictoire. Il nomme vicaire de l'empire Charles de Valois. Il le reconnaît pour empereur d'Orient. Charles de Valois échoue dans ses projets, et se fait mépriser. Boniface rétracte la bulle contradictoire à la bulle *Clericis laicos*. Audace insolente de l'évêque de Pamiers. Audace où délire de Boniface VIII. Les états prennent la défense de Philippe le Bel. Boniface tient un concile contre ce prince. Il cherche un appui dans Albert qu'il reconnaît. Appel en France au futur concile général contre les entreprises de Boniface. Erreur où l'on était encore. Boniface fulmine des bulles, est arrêté et meurt. Institution du jubilé.

CHAP. III. — *Des principaux états de l'Europe depuis la mort de Boniface VIII jusqu'à celle de Philippe le Bel.* Pag. 30.

Pontificat de Benoît XI. Guerre de Flandre. Élection de Clément V. Extorsions de ce pontife. Clément est fidèle aux promesses qu'il avait faites à Philippe le Bel. Abolition des Templiers. Lyon est réuni à la couronne. Edouard I obtient de Clément V la permission de violer les chartes et de mettre des décimes sur le clergé. Il a pour successeur Edouard II, son fils, qui meurt en prison. Confédération des Suisses. Henri, comte de Luxembourg, successeur d'Albert. Henri VII passe les Alpes. Il proteste contre les prétentions de Clément. Bulles du pape contre la mémoire de Henri et contre les Vénitiens.

CHAP. IV. *Du gouvernement de France sous Philippe le Bel.*  
Pag. 39.

Lumières nécessaires aux magistrats depuis le règne de saint Louis. Ignorance des conseillers juges. Elle force à créer des conseillers rapporteurs. Ceux-ci se rendent maîtres du parlement. L'aveuglement des seigneurs laisse au roi le choix des légistes. Sur quels principes les nouveaux magistrats étendent les prérogatives royales. Puissance législative des empereurs romains. Cette puissance est mieux dans le premier corps de la nation que dans un despote. Raisonnement des gens de robe sur les prérogatives royales. Philippe le Bel n'abuse pas de l'autorité que le parlement lui attribue. Bon effet des fausses maximes du parlement. Mauvaise politique de Philippe le Bel. Usage de l'argent monnoyé. Anciennement la livre d'argent pesait douze onces. Ce qui assure la valeur des espèces. Fraudes des souverains qui battaient monnaie. Ces fraudes se sont multipliées sous la seconde race. Saint Louis a fait des réglemens pour établir les monnaies. Philippe le Bel les altère et les change à plusieurs reprises. Mauvais effets de ces variations. A l'exemple de Philippe le Bel, les vassaux commettent les mêmes abus. Adresse de ce prince pour enlever le droit de battre monnaie. Ses successeurs useront de ce droit pour commettre les mêmes fautes. Philippe le Bel fomenté les divisions des trois ordres. Situations embarrassante du clergé. Situation des seigneurs et du tiers-état. Philippe le Bel projette d'assembler les trois ordres, pour vendre sa protection à tous, sans l'accorder à aucun. Ce projet lui réussit. La politique de ce prince est injuste, et sera funeste à ses successeurs. Réunion faite à la couronne. Cours souveraines rendues sédentaires.

CHAP. V. *Des principaux états de l'Europe depuis la mort de Philippe IV, dit le Bel, jusqu'à celle de Charles IV, dit le Bel.*  
Pag. 60.

Mécontentement général, mais sans effet. Pour qui il a été

sans effet. Division qui tend à la ruine des vassaux. Règne de Louis X. A l'exemple de Louis, les seigneurs vendent la liberté de leurs serfs. C'était une fausse démarche de leur part. Difficultés qui avaient empêché de donner un successeur à Clément V. Une assemblée déclare que la couronne de France ne peut passer aux filles. Les vassaux abusent du droit de battre monnaie. Philippe V s'attribue l'inspection sur leurs monnaies. Il achète les monnaies de quelques-uns. Ses précautions pour accroître son autorité. Plusieurs seigneurs vendent leurs monnaies à Charles IV, qui répare les fautes de son père. Charles IV ambitionne l'empire. Troubles à l'occasion de l'élection de deux empereurs, Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche. Jean XXII fulmine des bulles contre Louis, que les diètes défendent. Jean lève une armée avec des indulgences et des exactions. Louis est reçu à Rome aux acclamations du peuple. Les Romains lui demandent la permission d'élire un autre pape. Nicolas V, antipape. Inconvéniens reconnus de la multitude des ordres religieux. Institutions des ordres mendiants. Subtilité des frères mineurs qui donnent au saint-siège la propriété des choses qu'ils consomment. Jean XXII ne veut point de cette propriété et condamne les subtilités de ces moines. La forme d'un capuchon devient pour ces moines le sujet d'un schisme. Jean XXII donne une bulle contre les capuchons pointus. On brûle ceux qui ne veulent pas renoncer à ces capuchons. Déchaînement des frères mineurs contre Jean XXII.

CHAP. VI. *De l'état de la France sous les règnes de Philippe de Valois, de Jean II, de Charles V; et de l'Angleterre, sous celui d'Édouard III.* Pag. 76.

Désordre général en Europe. A la mort de Charles le Bel deux concurrens à la couronne de France. Philippe de Valois est reconnu. La loi salique n'était qu'une coutume introduite par les circonstances. Avantages de cette loi, lorsqu'elle ne sera plus contestée. Les troubles continuent en Angleterre pendant les premières années d'Édouard III. C'est pourquoi

ce prince paraît d'abord renoncer à ses prétentions sur la France. Philippe de Valois rend la Navarre à Jeanne, fille de Louis Hutin. Conseil qu'il donne au comte de Flandre. Entrepris des magistrats sur les justices ecclésiastiques. Assemblée de magistrats et d'évêques pour terminer ce différent. Le décret de Gratien. Mauvais raisonnement des évêques. Pour terminer ces contestations, il aurait fallu remonter aux six premiers siècles. Les scrupules de Philippe de Valois donnent l'avantage au clergé. Mais cette première attaque des magistrats en présage d'autres qui seront plus heureuses. Édouard III prend le titre de roi de France et commence la guerre. Il bat les Français à Créci. Les divisions, fomentées par Philippe le Bel, sont funestes à Philippe de Valois. Philippe de Valois multiplie les impôts. Il altère continuellement les monnaies. Édouard III s'applique à faire cesser les divisions. Sous Jean II, les monnaies varient encore plus que sous Philippe VI. Jean II se rend odieux par des voies de fait, et méprisables par sa faiblesse. Il convoque les états. Il leur fait sous serment des promesses qu'il ne tient pas; il est fait prisonnier à Poitiers. Charles, dauphin, convoque les états à Paris. Il est trop heureux de les pouvoir rompre. Forcé à les rassembler, il ne peut plus les rompre. Désordres partout. Marcel, qui veut donner la couronne à Charles, roi de Navarre, est tué. Trêve de deux ans avec Édouard. Sage conduite du dauphin. La guerre recommence, et la même année on négocie. Traité de Brétigni. Dans ces temps de calamités, Jean se croise. Différens à l'occasion du traité de Brétigni. Jean passe en Angleterre pour les terminer. Il y meurt. L'esprit des états sous Jean II. Édouard cesse d'être grand. Charles V se fait une loi de ne point altérer les monnaies. Il assure la paix au-dehors. Brigands qui infestaient la France. Charles V se propose de les armer pour le comte de Transtamare contre D. Pedre, roi de Castille. Bertrand du Guesclin se charge de les conduire. Les *compagnies* consentent à suivre du Guesclin. En passant par Avignon, elles demandent au pape l'absolution et cent mille francs. Le pape est forcé à compter cent mille francs. Henri de Transtamare,

proclamé, est défait par D. Pedre. Il le bat à son tour, le fait prisonnier et le poignarde. Il conserve la couronne de Castille, malgré plusieurs prétendants. Charles V, qui veille à maintenir l'ordre, se fait aimer et respecter. Il fait choisir ceux à qui il donne sa confiance. Les sujets du prince de Galles portent contre lui leurs plaintes au roi. Charles V cite le prince de Galles à la cour des pairs. Un arrêt de cette cour déclare confisquées toutes les terres de ce prince. Cette démarche est soutenue par des succès. Mort du prince de Galles et d'Édouard. Nouveaux succès de Charles V. Sa mort. Sa sagesse.

CHAP. VII. — *De l'Allemagne depuis le différent de Louis V et Jean XII jusqu'en 1400.* Page 105.

Source des revenus des papes. Querelles du sacerdoce et de l'empire pendant le pontificat de Benoît XII. Clément VI fait élire roi des Romains Charles, fils du roi de Bohême. Alors des troubles se préparaient dans le royaume de Naples. Après bien des difficultés, Charles IV est reconnu roi des Romains. Cessation des querelles du sacerdoce et de l'empire. Elle est funeste aux papes. Désordres en Allemagne où tous les droits sont confondus. Bulle d'or. Elle est la première loi fondamentale du corps germanique. Charles IV sacrifie l'empire à ses intérêts et le sert sans le savoir. Venceslas, qui entretient les divisions, est déposé.

## LIVRE SEPTIÈME.

CHAP. I<sup>er</sup>. — *De l'Église et des principaux états de l'Europe pendant le grand schisme.* Page 114.

Les désordres à leur comble produisent quelque bien. Clément VI déclare nulles les dispositions de Robert, roi de Naples. Louis, roi de Hongrie, se refuse aux invitations qui lui sont faites, et fait investir son frère André. André est étranglé. Jeanne I est accusée de ce meurtre. Elle se retire en Provence avec Louis de Tarente qu'elle épouse. Clément VI

déclare Jeanne innocente. Il achète d'elle Avignon. Jeanne désigne Charles de Duras pour son héritier. Elle épouse en quatrièmes nocés Othon, duc de Brunswick. État misérable du reste de l'Italie. Le gouvernement de Rome était une anarchie. Délire du tribun Nicolas Rienzi. Autorité dont il jouit. Comment il la perd. Le jubilé, réduit à la cinquantième année par Clément VI, attire à Rome une grande multitude de pèlerins. Cette multitude apporte la disette. Les papes ne conservent presque rien en Italie. Rienzi est tué. Pourquoi les papes préféraient Avignon à Rome. Urbain V et Grégoire XI, invités par les Romains, vont à Rome. Les Romains veulent un pape Italien. Les cardinaux feignirent d'élire Prignano, Urbain VI. Urbain VI, qui veut se croire pape, aliène les esprits. Les cardinaux élisent à Fondi, Clément VII. Toute la chrétienté se divise entre les deux papes. Ils se font la guerre et Clément VII se retire à Avignon. A la sollicitation d'Urbain, Charles de Duras arme contre Jeanne. Ce pape voulait obtenir des états pour son neveu. Jeanne cherchant des secours, adopte Louis d'Anjou. Charles de Duras la fait perir. Charles V n'a pu prévenir les calamités qui menaçaient la minorité de Charles VI. Troubles causés par les oncles de Charles VI. Charles V fit une faute en amassant un trésor. Louis d'Anjou échoue contre Charles de Duras. Charles de Duras assiège Urbain VI. Cruauté de ce pape. Marie roi de Hongrie après la mort de Louis son père. Des seigneurs offrent la couronne à Charles de Duras. Il est assassiné. Sigismond, époux de Marie, monte sur le trône. Ladislas, fils de Charles de Duras, est reconnu par Urbain, et Louis fils de l'adopté, par Clément. Le schisme continue après la mort des papes. Les papes dépouillent à l'envi le clergé. Ils font un trafic des bénéfices. Ils en font un des indulgences, et ne paraissent qu'user de leurs droits. Aucune puissance de l'Europe ne pouvait réprimer ces abus. L'état de la France était déplorable sous Charles VI, et celui de l'Angleterre pendant la minorité de Richard II. L'état de l'Angleterre n'est pas meilleur lorsque Richard II est majeur. Ce prince perd la couronne. Il perd la

vie. Les exactions des deux papes soulèvent le clergé. Moyens proposés par l'université de Paris pour faire cesser le schisme. Le clergé de France veut que les deux papes fassent une cession de leurs droits. Sur le refus des deux papes, la France se soustrait à l'obéissance de Benoît. La soustraction n'ayant pas eu une approbation générale, on la lève. On revient à la soustraction. Les deux papes se refusant à la cession, sont abandonnés de leurs cardinaux, qui convoquent un concile à Pise. Troubles dans l'empire. Le concile de Pise dépose Grégoire et Benoît. Les cardinaux de Pise élisent Alexandre V; et on eut trois papes. Abus sous Alexandre V, à qui succède Jean XXIII. Ce que Jean XXIII avait été auparavant. Jean, en guerre avec Ladislas, est forcé à la paix. Il abandonne Rome au roi de Naples. Il se met sous la protection de Sigismond, et consent à la convocation d'un concile. Sigismond choisit Constance pour le lieu du concile. Jean se repent d'avoir consenti à la tenue d'un concile. Le concile force Jean à donner sa cession. Il le dépose. Élection de Martin V. Fin du schisme. La guerre continuait entre la France et l'Angleterre. Règne de Henri IV en Angleterre. Sagesse de son fils Henri V. L'aveuglement des rois de France empêchait le gouvernement féodal de s'éteindre. Ce fut la cause des calamités de la France. Isabelle de Bavière y contribua. Jean Sans-Peur se rend maître de Paris, et fait assassiner le duc d'Orléans. Le docteur Jean Petit entreprend de justifier ce crime. Deux factions déchirent la France. Henri V voulant profiter de ces troubles, elles font la paix. Henri V commence la guerre. Il défait les Français dans la plaine d'Azincourt. Dans l'impuissance de soutenir ses premiers succès, il repassa la mer. Jean Sans-Peur le reconnaît pour roi de France. Isabelle s'unit à Jean Sans-Peur. Le comte d'Armagnac, Henri V, Jean Sans-Peur et Isabelle s'arrogent en même temps toute autorité. Jean et Isabelle sont maîtres de Paris. Le dauphin, retiré à Poitiers, crée un nouveau parlement. Jean Sans-Peur, qui se réconcilie avec le dauphin, est assassiné. Les ennemis du dauphin en seront plus animés contre lui. Isabelle lui ôte la couronne pour la mettre



sur la tête de Henri V. Henri VI proclamé dans les deux royaumes. Méintelligence entre les régens et Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Jeanne d'Arc délivre Orléans et fait sacrer Charles VII à Rheims. Les Anglais brûlent Jeanne d'Arc comme magicienne. Les troubles d'Angleterre rendront la couronne à Charles VII.

CHAP. II. — *De ce que le concile de Constance a fait pour l'extirpation des hérésies et des abus de l'Église.* Page 154.

Les abus étaient devenus des droits. En ne gardant aucun ménagement, les papes soulèvent les princes, les peuples et le clergé même. Pour combattre les abus, on attaque l'autorité légitime des papes, et même le dogme. Erreurs de Marsile de Padoue, et de Jean de Gand. Les papes donnaient des constitutions pour défendre leurs prétentions ou pour en établir de nouvelles. Mais plus ils faisaient d'efforts, plus ils invitaient à combattre leurs prétentions. Elles étaient surtout odieuses aux Anglais. Doctrine de Wicléf. Ses sectateurs causent des troubles. Jean Hus, qui adopte la même doctrine, attaque les droits de l'Église, sous prétexte de combattre les abus. Le concile de Constance le fait brûler, ainsi que Jérôme de Prague, ce qui cause une guerre civile. Pourquoi ce concile consent que l'élection du pape précède la réforme. Il statue les choses à réformer par le pape. Les annates sont débattues. Règlement des pères de Constance sur la convocation des conciles généraux. Martin V donne peu de soins à la réforme. Jean Charlier Gerson représente inutilement ce qui reste à faire. Il ne peut pas faire condamner tout ce qu'il y a de dangereux dans la doctrine de Jean Petit. Les Polonais ne sont pas plus écoutés, et Martin déclare qu'on ne peut pas appeler du pape au concile. Cependant il n'en est pas moins arrêté que le pape a un supérieur et un juge.

CHAP. III. — *De Naples, de l'Église et de l'Allemagne, depuis le concile de Constance jusque vers le milieu du quinzième siècle.* Page 166.

Le royaume de Naples a tous les abus du gouvernement féodal. Ladislas accroît ces abus. Cependant il veut faire des conquêtes. Sa mort est suivie de grands désordres. Les amours de Jeanne II en occasionent d'autres. Jules-César de Capoue découvre la conduite de cette reine à Jacques de Bourbon, qui vient pour l'épouser. Jacques la met sous la garde d'un vieux Français. Il aliène les Napolitains, qui demandent la liberté de la reine. Jules-César offre à Jeanne d'ôter la vie au roi. Jeanne découvre ce dessein à Jacques. Elle obtient la permission de sortir. Le peuple la délivre. Traité entre Jeanne et Jacques. Jacques est prisonnier dans son palais. Sforze oblige la reine à exiler son favori, Sergiani Carracciolo. Martin V obtient la liberté de Jacques, qui se retire dans un cloître. Sforze appelle Louis d'Anjou à la couronne. Jeanne adopte Alphonse, roi de Sicile et d'Aragon. Sforze, vainqueur d'Alphonse, fait adopter Louis d'Anjou. A sa mort, elle adopte René, frère de Louis. Eugène IV prétend disposer du royaume de Naples. Les prétentions des deux princes et des papes causèrent de nouvelles guerres. Événemens contemporains au règne de Jeanne. Guerre des Hussites commandés par Jean-Zisca. Victoire de ce général. Après sa mort, les Hussites sont encore vainqueurs. Concile convoqué et aussitôt dissous. Concile de Bâle, qui déclare que le pape ne peut pas le dissoudre. Eugène IV donne une bulle qui ordonne la dissolution du concile. Il la révoque. Le concile entreprend de réformer le chef de l'Église. Le pape convoque à Ferrare un autre concile, qu'il transfère à Florence. On tente inutilement de réunir l'église grecque à l'église latine. Le concile de Bâle dépose Eugène et élit Félix V. La conduite des principales puissances prévient le schisme. Fin du schisme et des conciles. Pragmatique sanction de Charles VIII. Fin

des troubles de Bohême. Après Sigismond, l'empire passe à la maison d'Autriche.

CHAP. IV. — *Fin de l'empire Grec.*

Page 184.

État de Constantinople, lorsqu'en 1261 les Français en furent chassés. Cet empire divisé est déchiré par les différens partis. Il est troublé par les moines, et par l'importance que le gouvernement donne à toutes les questions qu'ils élèvent, et par les tentatives des empereurs Grecs pour se réunir avec l'Église latine. Progrès des Turcs sous Othman et sous Orcan. Cantacuzène, collègue de Jean Paléologue. Succès d'Orcan en Europe, et d'Amurath I. Bajazeth I entretient les troubles dans l'empire Grec. Il assiège Constantinople. Il défait Sigismond, à qui les Français ont amené des secours. Sigismond devient grand par les revers. Bajazeth, pouvant se rendre maître de Constantinople, accorde une trêve de dix ans. Il dispose de l'empire Grec. Il est défait par Tamerlan. Les desseins des Turcs suspendent la ruine de Constantinople. Jean Huniade, vainqueur d'Amurath II, délivre Belgrade et force le sultan à la paix. Les chrétiens se proposent d'abuser de la bonne foi avec laquelle les Turcs observent le traité. Eugène IV et le cardinal Julien lèvent les scrupules. Amurath II défait les Hongrois dans la Bulgarie. Il ne peut forcer Scanderberg dans la ville de Croie. L'empire grec se démembrait pour donner des apanages aux princes du sang. Prise de Constantinople par Mahomet II. Deux partis, qui s'anathématisaient, divisaient alors la ville. Mahomet II est arrêté dans ses conquêtes.

CHAP. V. — *Considérations sur les peuples de l'Europe, depuis la chute de l'empire d'Occident, jusqu'à la chute de l'empire Grec.*

Page 197.

Pourquoi l'Europe a tant de peine à se civiliser. La Grèce avait moins de peine à se policer. Les Grecs sentaient le besoin des lois, parce qu'ils étaient pauvres; les Européens

ne le sentent pas, parce qu'ils sont riches. La barbarie des nouveaux peuples de l'Europe est bien différente de celle des anciens peuples de la Grèce. Ils conservent long-temps leur caractère sauvage. Après Charlemagne, ils s'abandonnèrent à de nouveaux désordres. Un instinct brutal les conduit dans toutes leurs entreprises. Injustices et parjures, ils n'ont aucune idée de justice. Ils ne connaissent pas les devoirs de nation à nation, ni même ceux de citoyen à citoyen. Quelle sorte d'égalité contribue au bonheur d'une nation. Il y a une égalité odieuse qui la ruine. La plus pernicieuse est celle qui a été produite par le gouvernement féodal et par les ordres religieux. Il y a une noblesse qui ne détruit pas l'égalité. Opinion absurde de nos ancêtres, qui ont imaginé que la terre fait le noble. Cette noblesse est le principe d'une inégalité odieuse. Les peuples qui ont envahi l'Occident deviennent plus féroces qu'ils ne l'étaient. Bien loin de s'instruire par l'expérience, ils répètent les mêmes fautes. Chez toutes les nations les grands sont encore plus féroces que les autres. Le luxe les polit sans les civiliser et sans les policer. En quoi diffèrent ces trois expressions. Vices des siècles polis. Lorsque ces temps de corruption sont arrivés, il faut se tenir à l'écart pour être heureux, et se faire des amis éclairés et vertueux. Les peuples de l'Europe sont polis avant d'avoir été civilisés et policés. La mollesse prépare des révolutions dans le gouvernement. La politesse des 12, 13 et 14<sup>e</sup> siècles était encore bien grossière. Lorsque les Grecs et les Romains s'amollissaient, on pouvait au moins réclamer les anciennes mœurs. Mais les Européens, qui n'ont jamais été vertueux, s'abandonnent brutalement à la mollesse, sans pouvoir regretter le passé. Confusion où se trouvait l'Europe. Les peuples deviennent la proie des souverains. Ces siècles corrompus offrent de grandes leçons aux princes. Les grands hommes qu'ils ont produits prouvent qu'un prince peut être grand dans les temps les plus difficiles. L'Allemagne et l'Angleterre nous prouvent le danger des entreprises au loin. Toute l'histoire nous apprend qu'on est faible au dehors, lorsqu'on divise pour être puissant

au dedans. Elle nous fait voir les calamités que produit une ambition sans règles. Les querelles du sacerdoce et de l'empire nous montrent les limites des deux puissances. En considérant les abus qui ne sont plus, on apprend à remédier à ceux qui restent.

## LIVRE HUITIÈME.

Des lettres dans le moyen âge.

CHAP. — 1<sup>er</sup>. *Comment les Arabes ont cultivé les sciences.*

Page 219.

Ignorance des Arabes vers les temps de Mahomet. Ils cherchent à s'instruire sous les Abassides. Le khalif Mamoun attire les savans, fait des collections de livres, et fait traduire les plus estimés. Les Arabes ont des écoles. Ils lisent les anciens dans de mauvaises traductions. Ils adoptent Aristote sans pouvoir l'entendre. Ils croient l'entendre, et ils forment soixante-dix sectes différentes. A force de subtilités, ils concilient leur péripatétisme avec l'alcoran. Ils s'appliquent à la dialectique, à la médecine, à la géométrie et à l'astronomie. Ils ont nui aux progrès de l'esprit humain.

CHAP. II. — *De l'état des lettres chez les Grecs depuis le sixième siècle jusqu'au quinzième.*

Page 226.

Progrès de l'ignorance dans les sixième et septième siècles. De toutes les sectes d'Alexandrie, le platonisme conserve seul quelques sectateurs. La dialectique d'Aristote est adoptée par les catholiques. Abus de cette méthode. Ruine des lettres chez les Grecs dans le huitième siècle. Léon l'Isaurien y contribue. Dans le neuvième et dans le dixième siècle, les sciences font quelques progrès parmi les Grecs.

CHAP. III. — *De l'état des lettres en Occident depuis le sixième siècle jusqu'à Charlemagne.*

Page 230.

Ruines des écoles en Occident. Impuissance où étaient les

peuples de cultiver les lettres. On croyait à l'astrologie judiciaire. Mais parce que les chrétiens avaient les astrologues en horreur, ils proscrivirent toutes les sciences. Le pape saint Grégoire croyait les études profanes contraires à la religion. Ruine de la bibliothèque du temple d'Apollon Palatin. L'autorité de saint Grégoire a dû être funeste aux lettres. Il n'y avait plus que des compilateurs et des copistes ignorans. Les écrivains ecclésiastiques n'étaient pas plus éclairés. L'ignorance est à son comble dans le huitième siècle.

CHAP. IV. — *De l'état des lettres en Occident depuis Charlemagne jusqu'à la fin du onzième siècle.* Page 236.

Les grands hommes se forment tout seuls. Ignorance de Charlemagne. Il apprend à écrire. Alcuin son précepteur. Soins de Charlemagne pour relever les anciennes écoles. Il en fonde de nouvelles. Mais on n'était pas capable de remonter aux meilleures sources. On suivait au hasard de nouveaux guides. Un des meilleurs eût été saint Augustin. Les nouvelles écoles étaient trop mauvaises pour dissiper l'ignorance. On ne s'y faisait que des idées vagues des choses qu'on croyait enseigner. Cours d'études. Point de livres classiques. Il ne sortait des écoles peu fréquentées que de mauvais chantres et de méchans dialecticiens. Dans le neuvième siècle, les écoles tombent encore. Pourquoi. La manie de la dialectique y multiplie les disputes et les erreurs. Le platonisme s'y introduit avec toutes ses absurdités. Sur la fin du neuvième siècle, Alfred protège les lettres en Angleterre. Malgré la protection des Othons, le dixième siècle est le plus ignorant, comme le plus corrompu, et on proscrit les sciences, parce qu'on pense qu'elles corrompent les mœurs. Dans le onzième, l'abus des indulgences, et les prétentions du sacerdoce entretiennent l'ignorance qui leur est favorable. Cependant les abus qu'on veut défendre font cultiver la dialectique.

CHAP. V.—*Des lettres en Occident pendant le douzième et le treizième siècle.*

Page 251.

Les théologiens abusent de la dialectique. Cet abus leur donne de la célébrité, et les conduit aux honneurs. Les uns croient suivre Aristote; les autres saint Augustin. Il en naît des questions et des disputes sans fin. Les essences de Platon. Les formes d'Aristote. Opinion de Zénon qui rejette ces essences et ces formes. Les platoniciens voulaient concilier ces trois philosophes. Sectes des réalistes et des nominaux. Quelquefois les questions les plus frivoles excitent les disputes les plus vives. On en subtilise davantage, et il en naît des erreurs. La célébrité que donnent les disputes suscite des ennemis aux dialecticiens. Caractère d'Abélard. On lui reproche des erreurs. Saint Bernard cherche la célébrité à son insu. Son zèle n'est pas assez éclairé. Il devient l'instrument dont on se sert pour perdre Abélard. Pierre-Lombard. Son livre des Sentences est plein de subtilités. Il est reçu comme principal livre classique. On le commente, et il devient plus obscur. On condamne en France les ouvrages d'Aristote, et on les permet partout ailleurs. La protection que Frédéric II donne aux lettres met en réputation les commentateurs arabes. Enthousiasme de ces commentateurs pour Aristote. Effet de cet enthousiasme. Albert le Grand passe pour magicien, ainsi que Roger Bacon. Saint Bonaventure, surnommé le docteur séraphique. Saint Thomas d'Aquin, docteur angélique. Il acheva de faire prévaloir le péripatétisme. Jean Duns Scot, surnommé à juste titre le docteur subtil. Les écoles et les docteurs les plus renommés ne faisaient que retarder les progrès de l'esprit.

CHAP. VI. — *Des lettres en Occident dans les quatorzième et quinzième siècles.*

Page 268.

Comment les circonstances ont fait oublier aux moines l'esprit de leur première institution. Comment sans projets d'ambition ils deviennent ambitieux. Ils entretiennent l'ignorance

parce qu'ils sont ignorans, et parce qu'il est dangereux pour eux qu'on s'éclaire. D'ailleurs ils devaient leur célébrité aux futilités qu'ils enseignaient. Comment le péripatétisme était devenu la secte dominante. Rome ordonne l'étude des livres d'Aristote dont elle avait défendu la lecture. Chacun le commente, et il se forme plusieurs sectes de péripatétisme. Occan, qui avait écrit pour Philippe le Bel et pour Louis de Bavière, renouvelle la secte des nominaux. Les nominaux sont persécutés. Les meilleurs esprits s'élevaient inutilement contre les écoles. Quelques-uns commencent à faire de meilleures études. On commence à cultiver l'éloquence et la poésie. Il importe de connaître les erreurs et leurs causes. Comment les opinions les plus absurdes se soutiennent pendant des siècles, et gouvernent le monde. C'est une leçon pour les princes.

CHAP. VII. — *De la scholastique, et, par occasion, de la manière d'enseigner les arts et les sciences.* Page 279.

Les changemens qu'a essayés la scholastique font qu'on a de la peine à s'en faire une idée. Le *trivium* et *quadrivium* étaient tombés lorsque le péripatétisme introduisit un nouveau cours d'études. On commence à écrire en langues vulgaires; mais sans goût et sans règles. Par conséquent on ne pouvait parler que fort mal latin. La grammaire, la rhétorique et la poésie gâtaient le jugement. On en était plus incapable d'apprendre l'art de raisonner. On ne savait comment se conduire pour acquérir des connaissances, ni même par où commencer. Ne pouvant donc raisonner sur des idées, on raisonna sur des mots et on fit des syllogismes. La métaphysique tout aussi absurde fut remplie d'abstractions mal faites, qu'on prenait pour des essences. Cette métaphysique prenait le nom de physique, et rendait raison de tout, parce qu'on ne savait pas raisonner. Les meilleurs esprits obéissaient à ce torrent d'absurdités ou même le faisaient croître. La morale et la politique n'étaient pas mieux traitées. Vraie source des principes de la morale. Les scholastiques la cherchaient



dans Aristote qu'ils n'entendaient pas, et multipliaient les questions sans les résoudre. Il n'y eut plus que des probabilités en morale. Abus qui en naîtront. Quel devait être l'objet de la politique. On était incapable de le connaître. Les scholastiques cherchent la politique dans Aristote. Ils subtilisent en défendant mal les meilleurs droits, Il se faisaient de fausses idées du droit civil et canonique, où ils puisaient les principes du dernier. Combien ils raisonnaient mal d'après l'Écriture. Combien il était difficile qu'on fit de meilleures études. Les esprits les mieux intentionnés étaient trop ignorans pour les réformer. La cour de Rome, qui s'était arrogé l'inspection sur les universités, ne voulait point de réforme. Pour bien étudier, il aurait fallu commencer par où les scholastiques finissaient. Observer avant de se faire des principes généraux. Étudier d'abord la physique; puis la métaphysique; ensuite l'art de raisonner, enfin l'art de parler. En effet il faut bien parler et bien raisonner avant d'en apprendre les règles. L'histoire de l'esprit humain prouve qu'il n'y a pas d'ordre plus propre à l'instruction. Les scholastiques divisaient trop les objets de nos connaissances. En Grèce on cultivait à la fois tous les arts et toutes les sciences. Les étudier tout-à-fait séparément c'est nuire aux progrès de l'esprit. Voilà pourquoi nous n'avons que de mauvais livres élémentaires. Il y a donc des études qu'on ne doit pas séparer, quoiqu'elles paraissent avoir des objets différens, mais on s'est obstiné à diviser sans fin. De sorte qu'on ne trouve nulle part des choses qu'il faut étudier en même temps. Les meilleurs esprits, subjugués par les préjugés, ne remontent pas à la source de cet abus.

## LIVRE NEUVIÈME.

De l'Italie.

CHAP. 1<sup>er</sup>. — *Des principales causes des troubles de l'Italie.*

Page 304.

L'Italie plus troublée qu'aucune autre province. L'amour

de la liberté y causait des désordres. L'ambition des papes en causait de plus grands. Les Lombards abolissent la royauté, et créent trente ducs. Ils rétablissent des rois qui règnent parmi les troubles. Longin avait créé des ducs. Première cause des troubles de l'Italie. La puissance des papes commence avec les troubles. Pepin et Charlemagne accroissent cette puissance. Elle s'accroît encore par la faiblesse de leurs successeurs. Après la déposition de Charles le Grès, les troubles sont plus grands que jamais : et les papes sont continuellement entraînés d'un parti dans un autre. Othon I fait respecter sa puissance et la laisse à ses successeurs. Cependant le calme n'était jamais que passager. Le clergé élevé par les Othons devient ennemi des empereurs. Dans ces circonstances les empereurs ont de nouveaux ennemis dans les Normands qui s'établissent en Italie. Circonstances favorables à l'ambition de Grégoire VII. L'audace de ce pape fait une révolution dans les esprits. Combien alors il était difficile aux deux Frédéric de défendre les droits de l'empire. Les factions guelfes et gibelines augmentent les désordres. Après Conrad IV, temps d'anarchie favorable aux usurpations. Il se forme des confédérations, et des villes pensent à se gouverner.

CHAP. II. — *Considérations générales sur ce qui fait la force ou la faiblesse d'une république.* Page 315.

L'égalité est le fondement d'une bonne république. Inégalité odieuse et destructive. Il y a une pauvreté qui contribue à la prospérité des états. L'opulence est ruineuse, lorsqu'elle est le fruit de l'avidité. Elle produit le luxe, qui consiste moins dans l'usage des richesses, que dans un travers de l'imagination. Maux que produit le luxe. C'est en observant les mauvais gouvernemens qu'on en peut imaginer de meilleurs. L'ambition peut être utile ou nuisible à l'état. Ambition utile. Ambition nuisible. L'égalité fait les bonnes mœurs. Les bonnes mœurs font les bonnes républiques.

CHAP. III. — *Idée générale des républiques d'Italie.* Page 323.

Il ne pouvait pas se former des républiques dans le royaume de Naples. Il était difficile qu'il s'en formât dans la Lombardie. L'état ecclésiastique était exposé à tous les désordres que causait l'ambition peu raisonnée des papes. Il devait s'y former des principautés. Il s'y forma des républiques pendant la résidence des papes à Avignon. C'est en Toscane qu'il devait se former des républiques. Mais elles devaient être continuellement agitées. Elles voulaient être libres, sans savoir ce qui constitue la liberté. L'égalité est le fondement du gouvernement républicain. Les Romains n'ont été puissans, que parce qu'ils tendaient à l'égalité. Les Italiens n'ont jamais connu l'égalité. Le gouvernement féodal, et les richesses apportées par le commerce, en avaient effacé toute idée. Il n'en restait aucune trace dans les provinces où il y avait beaucoup de gentilshommes. Dans la Toscane, où il y en a moins, il se forme des républiques; mais elles sont troublées parce qu'il y reste encore des gentilshommes. Elles sont toutes commerçantes. Elles n'ont que des troupes mercenaires. Combien il leur en coûte pour se défendre. Le commerce suscite entre elles des guerres ruineuses. Elles se ruinent même avec des succès. L'argent est pour elles le nerf de la guerre. Elles ont dès leur établissement tous les vices des républiques corrompues. Pourquoi les républiques de Suisse et d'Allemagne étaient moins mal constituées.

CHAP. IV. — *De Venise et de Gènes.*

Page 334.

Commencement de Venise sous la protection des Padouans. Gouvernement des douze tribuns. Pepin, fils de Charlemagne, protégé Venise. La trop grande puissance du doge occasionne des troubles continuels. Nouveau gouvernement qui la limite. La démocratie se change en aristocratie sous le doge Pierre Gradenigo. Conspirations des familles qui ont perdu leur part à la souveraineté. Conseil des dix pour prévenir ces conspira-

tions. Inquisiteurs d'état établis pour la même fin. Combien ces moyens sont absurdes, et cependant nécessaires à la tranquillité publique. Le gouvernement de Venise s'affermir en bannissant les mœurs. Toujours soupçonneux, il n'a pas de citoyens même parmi les nobles. Il ne s'affermir au dedans qu'en s'affaiblissant au dehors. Le collège. Les sages. Le sénat. Le grand conseil. La manière dont les magistratures se combinent met une barrière à l'ambition, et assujettit la république à un plan dont elle ne peut s'écarter ; mais ses opérations en sont plus lentes, et il lui est presque impossible de faire les changemens que les circonstances demandent. Erreur de Machiavel sur l'aristocratie de Venise. La noblesse de Venise est bien différente de la noblesse féodale. Gênes est une aristocratie, qui ne pouvait s'établir sur des principes fixes. Pourquoi. Puissance de Venise et de Gênes sur mer. Les croisades contribuent à leur puissance. Conquêtes des Vénitiens. Les Vénitiens et les Génois se ruinent mutuellement. Mais les troubles domestiques sont funestes aux Génois. Conquêtes des Vénitiens en Italie. Les succès de ces républicains n'ont rien de surprenant. Ils étaient ruineux pour leur commerce. Ils ne les devaient qu'à la faiblesse des autres peuples de l'Europe.

CHAP. V. — *Des révolutions de Florence.* Page 352.

L'histoire de Florence est intéressante. Les Florentins sont long-temps avant de prendre part aux querelles du sacerdoce et de l'empire. Commencement des dissensions. Faction des Buondelmonti et faction des Uberti. Les Uberti sont protégés par Frédéric II. Ils prennent le nom de gibelins, et les Buondelmonti celui de guelfes. A la mort de Frédéric, ces deux factions se réconcilient pour donner la liberté à Florence. Douze anciens ont le gouvernement de la république. Coutume singulière des Florentins. Leurs progrès dans dix ans de calme et de liberté. Mais le peuple rallume l'esprit de faction en se jetant dans le parti des guelfes. Conduite de Benoît XII et de Frédéric II pour entretenir cet esprit. Les gibelins sont chassés de Florence. Ils chassent à leur tour les guelfes. Ceux-

ci appelés à Parme en chassent les gibelins. Ils sont soutenus par Charles d'Anjou, et les gibelins rendent l'autorité au peuple de Florence, qu'ils veulent gagner. Les Florentins tentent d'assurer leur liberté. Les gibelins conspirent, et sont forcés à se retirer. Trois classes de citoyens dans Florence. Création des *douze bons hommes* et de trois conseils. Ce nouveau gouvernement ne peut empêcher les violences des guelfes. C'est pourquoi les *bons hommes* rappellent les gibelins. Les papes continuent à nourrir l'esprit de faction. Nouveau gouvernement qui exclut des magistratures toute la noblesse. Mais la seigneurie est trop faible contre les entreprises des gentils-hommes. Moyens qu'on emploie pour lui donner plus d'autorité. Troubles qui en naissent. Ils sont apaisés. Progrès des Florentins malgré leurs divisions. Factions blanche et noire. Les noirs sont chassés, et quelques-uns des blancs à qui on permet de revenir. Charles de Valois entretient les dissensions. Les désordres sont plus grands que jamais. Les Florentins se donnent à Robert, roi de Naples, pour cinq ans. Royalistes et anti-royalistes. Différentes révolutions dans Florence. Sage proposition des Florentins aux peuples qui avaient été leurs sujets. Partage de l'autorité entre les nobles et le peuple. Les nobles voulant commander seuls, restent sans autorité. Leurs efforts pour recouvrer l'autorité. Ils ne se relèvent plus.

CHAP. VI. — *Considérations sur les causes des dissensions de Florence.* Page 372.

Lors de la fondation de Rome, on pensait que tous les citoyens devaient jouir des mêmes droits. On pensait bien différemment lorsque Florence tenta de se gouverner en république. Les patriciens ne pouvaient pas imaginer de se fortifier dans des châteaux; ni les plébéiens de prendre les armes contre les patriciens. Ceux-ci cédaient avec espérance de recouvrer, et les plébéiens ne songeaient pas à les dépouiller de toute autorité. Il y avait donc toujours des moyens de conciliation pour réunir les deux partis contre l'ennemi. La politique des Romains, pour contenir les peuples conquis, est un

effet des circonstances où ils se sont trouvés. A Florence, au contraire, les citadins devaient tout tenter pour dépouiller les nobles. Il ne pouvait y avoir aucuns moyens de conciliation. Les factions devaient se multiplier, et livrer la patrie à l'étranger. Florence ne pouvait employer la même politique avec les villes conquises. Elle est au contraire dans la nécessité d'acheter des amis et des alliés. Les commencemens des républiques de Rome et de Florence arrêtaient ce qui devait arriver à l'une et à l'autre.

CHAP. VII. — *Continuation des révolutions de Florence.*  
Page 380.

Jean Visconti fait la guerre aux Florentins. Différens partis qui couraient l'Italie. Les Albizi et les Ricci forment deux factions ennemies. Ce qui donne lieu à l'avertissement. Abus qu'on en fait. On y remédie. Les abus recommencent avec plus de désordres. Cinquante-six personnes nommées pour réformer le gouvernement. Différentes guerres. Le pape excommunique les Florentins qu'il n'a pu vaincre. Les deux factions méditent leur ruine. Silvestro Médici est fait gonfalonier. Il arme le peuple pour faire passer une loi. Désordres que cause la populace armée. Elle obtient que personne ne sera averti comme gibelin. Elle se saisit de toute l'autorité. Elle dispose de tout avec caprice. Michel de Cando, gonfalonier, se fait respecter. La populace est exclue des magistratures; mais les petits artisans y ont la plus grande part. Autant de factions que de classes de citoyens. Après bien des troubles, la première classe prévaut. Guerre des Florentins avec Galéas Visconti. Véri Médici, médiateur entre la seigneurie et les petits artisans. Les Florentins ont la guerre avec Philippe, fils de Galéas Visconti, et avec Ladislas. Les impôts qu'il a fallu mettre soulèvent le peuple. Jean Médici n'approuve pas qu'on rende l'autorité aux nobles pour l'enlever aux petits artisans. Sa conduite pour apaiser le peuple qui se soulève contre les impôts mal répartis. Côme, son fils, est banni. Il est rappelé. A la tête des *uomini di balia*, il est maître de la république.

Les partisans de Côme, jaloux de son autorité, font cesser la commission. Mais se voyant moins considérés qu'auparavant, ils l'invitent à reprendre l'autorité. La chose souffrait des difficultés que Côme ne se presse pas de lever. La commission est rétablie, et Côme en est le chef. Neroni engage Pierre, fils de Côme, dans des démarches qui aliènent les esprits. Conjuration contre Pierre. Elle est découverte, et l'autorité de Pierre en est plus assurée. Mais il ne peut point apporter de remèdes aux abus. Thomas Sodérini conserve l'autorité aux deux fils de Pierre. Conjuration contre Laurent et Julien. Julien est assassiné. Laurent gouverne avec gloire. Jugement de Machiavel sur la manière dont les Italiens faisaient la guerre.

CHAP. VIII. — *Comment en réfléchissant sur nous-mêmes, nous pouvons nous rendre raison des temps où les arts et les sciences se sont renouvelés.* Page 404.

Les écoles tombent après Charlemagne. On est ignorant et on ne sent pas le besoin de s'instruire. En occupant notre enfance de frivolités, on nous expose à rester enfans toute notre vie. Il faut faire sentir aux enfans le besoin d'exercer les facultés du corps. Il faut écarter tout ce qui peut y mettre obstacle. Il faut leur apprendre à se servir eux-mêmes. Il faut à plus forte raison leur faire un besoin d'exercer les facultés de l'âme; les instruire comme en jouant, et leur faire un besoin de s'occuper pour écarter l'ennui. C'est déjà savoir beaucoup que savoir s'occuper. Alors on prend du goût pour des études qui, sans cela, seraient rebutantes. L'étude de l'histoire doit faire sentir le besoin des vertus et des talens. Plus on sent ce besoin, plus on s'intéresse aux grands hommes. Les connaissances naissent et se développent dans tout un peuple comme dans chaque particulier. L'ordre de nos besoins détermine le choix de nos études. La méthode accélère ou ralentit le progrès de nos connaissances. L'ordre le plus parfait est celui qui développe le mieux les facultés de l'âme. En lisant les poètes, un enfant apprend à son insu

l'art de raisonner. C'est que le goût est de toutes les facultés de l'âme la première qu'il faut développer.

CHAP. IX.—*De l'état des arts et des sciences en Italie, depuis le dixième siècle jusqu'à la fin du quinzième.* Page 414.

Pourquoi les écoles étaient tombées dans les neuvième et dixième siècles. La réputation des Arabes donne la curiosité de s'instruire. La considération qu'on accorde aux lettres augmente cette curiosité. L'école de Salerne devient la plus célèbre. On s'applique particulièrement à la dialectique et à la scholastique; à la médecine; à la jurisprudence, et aux questions qu'élèvent les querelles du sacerdoce et de l'empire. Mais ni l'objet des études ni la méthode ne permettaient d'acquérir de vraies connaissances. Les Arabes qu'on étudiait n'ont fait que mettre des entraves au génie. Les lettres ne pouvaient pas naître dans les écoles. Elles devaient naître chez le peuple qui le premier aurait du goût. Les Provençaux, après bien des révolutions, s'enrichissent par le commerce et cultivent la poésie. Ils en répandent le goût chez d'autres peuples et principalement parmi les grands. Les lettres sont protégées à Naples. Mais, quoique cette ville devienne tous les jours plus florissante, la bonne poésie n'y devait pas naître. Pendant longtemps les Vénitiens ne cultivent que le commerce. Ils n'ont pour lois que des usages introduits par les circonstances. Ils connaissent l'abus de la multitude des lois, et en ont peu. Nulle part la justice n'était mieux administrée. Leurs lois cependant n'étaient pas assez simples, puisqu'ils avaient besoin de jurisconsultes. Ils étudient la jurisprudence, et n'en sont pas plus instruits. Les Italiens, enrichis par le commerce, cultivent les arts. Ils commencent à avoir des historiens. Les lettres, dans des circonstances où elles paraissaient devoir faire des progrès, étaient retardées par la protection accordée aux mauvaises études. La Toscane en devait être le berceau. A Florence les factions mêmes devaient contribuer à la naissance des arts. Dante. Pétrarque. Boccace. Ceux qui les premiers ont du goût, le communiquent rapidement. Il passe aussitôt d'un genre



dans un autre. La prise de Constantinople , bien loin de porter le goût en Italie , a retardé le progrès des lettres.

## LIVRE DIXIÈME.

CHAP. I<sup>er</sup>. — *Des principaux états de l'Europe depuis Charles VIII, jusqu'à la mort de l'empereur Maximilien I.*

Page 433.

Frédéric III est le dernier empereur qui ait été couronné à Rome. Le règne de Maximilien I est l'époque où l'ambition commence à faire mouvoir ensemble les principales puissances de l'Europe. Ce prince avait épousé Marie , héritière de la maison de Bourgogne. Il divise l'Allemagne en cercles. Il crée la chambre impériale qui devait prendre connaissance des différens des princes. Ces moyens ne pouvaient assurer la tranquillité. Troubles en Angleterre sous Henri VI, qui perd la couronne et la vie. Fin de la domination des Plantagenets. Puissance de Charles VII après l'expulsion des Anglais. Caractère de Louis XI. Il est incapable de bien placer sa confiance. Guerre du bien public. Louis XI, traître envers Charles, duc de Bourgogne, en est puni. Sa conduite avec le duc de Berry son frère. Il pouvait être absolu sans être cruel. Domaines qu'il réunit à la couronne. Il fait rendre la justice. Il laisse la couronne à Charles VIII, et le gouvernement du royaume à Anne de Beaujeu. Guerre civile qui finit par la défaite du duc d'Orléans. Charles épouse l'héritière de Bretagne. Il se propose la conquête du royaume de Naples. Plusieurs prétendans au duché de Milan. Cette ville veut se gouverner elle-même, ainsi que Pavie et Parme. Les Milanais se livrent imprudemment à François Sforze. Ludovic Sforze usurpe l'autorité sur Jean-Galéas-Marie, son neveu. Le royaume de Naples avait été florissant sous Alphonse, concurrent de René d'Anjou. Troubles sous Ferdinand son fils. Laurent Médici s'occupait des moyens d'assurer la paix de l'Italie; tandis que toutes les puissances formaient des projets de guerre. Il était de l'intérêt de Ferdinand et de Ludovic d'entrer dans les vues de Laurent.

Tous trois ligués ensemble ils assurent la paix, malgré le pape et malgré les Vénitiens. L'Italie heureuse sous Laurent. Il meurt regretté de toute l'Europe. Rodrigue Borgia, Alexandre VI, sur la chaire de saint Pierre. Pierre II succède à Laurent. Projet de Ludovic pour montrer au pape combien les confédérés étaient unis. Ce projet n'est pas exécuté. Ludovic en prend de l'ombrage contre Ferdinand et contre Pierre. Il fomenté des divisions qui commençaient entre eux et Alexandre VI. Ce pape était prêt à tout, pourvu qu'il obtint des principautés pour ses neveux. Il se ligue avec Ludovic et avec les Vénitiens. Ludovic invite Charles VIII à la conquête du royaume de Naples. Ferdinand négocie inutilement pour détourner Charles de cette entreprise. Il se réconcilie avec le pape, mais il ne peut regagner Ludovic. Charles passe les Alpes. Il s'ouvre un chemin par la Toscane. Sac de Finizano. Situation embarrassante des Français. Pierre est blâmé de les avoir armés contre sa patrie. Pour réparer cette faute, il en fait une plus grande. La fermeté d'un Florentin intimide les Français qui se croyaient maîtres de Florence. A l'approche de Charles, le pape s'enferme dans le château Saint-Ange. Charles se réconcilie avec le pape. Le royaume de Naples le reçoit. Entrée de Charles dans la ville de Naples. Maximilien tente inutilement d'armer l'Allemagne contre Charles. L'Italie et l'Espagne se liguent avec lui. Cependant les Napolitains, déjà dégoûtés des Français, songeaient à les renvoyer; et Charles se retire lorsque Ferdinand II commençait à recouvrer son royaume. Charles approche de Fornovo. Incertitude des ennemis qui s'effraient. Bataille de Fornovo. Mort de Charles. Louis XII a, comme Charles VIII, l'ambition de faire des conquêtes en Italie. Il devait prévoir qu'il ne les conserverait pas. Circonstances qui les rendaient faciles à faire. Il fait celle du Milanais. Ludovic est conduit en France. Louis partage le royaume de Naples avec Ferdinand le Catholique qui le garde tout entier. Ses négociations détournent l'empire du dessein d'armer contre lui. Maximilien, qui ne peut pas être couronné, prend le titre d'empereur.

*reur élu.* Les Vénitiens, par une imprudence, réunissent contre eux Maximilien et Louis XII. Ligue de Cambrai. Prétentions des puissances liguées. Articles dont on était convenu. Ce traité était l'ouvrage de Maximilien seul. Offres du pape aux Vénitiens. Si ces républicains les eussent acceptées, la ligue eût été sans effet. Ils perdent presque tout ce qu'ils possédaient en terre ferme. Ils en recouvrent une partie. Jules II quitte le parti des ligués. Cependant Louis XII veut encore compter sur ce pape. Mais Jules s'allie des Vénitiens et prend les armes. Il fait une ligue contre la France. Il tombe malade, et Maximilien songe à se faire pape. Maximilien Sforze est rétabli dans le duché de Milan. Jean d'Albret perd la Navarre. Louis reprend et reperd le Milanais. Il fait la paix avec tous ses ennemis, et meurt. François I<sup>er</sup> veut encore conquérir le duché de Milan. Il passe les Alpes. Bataille de Marignan. Conquête du Milanais. Charles-Quint maître des Pays-Bas, de l'Espagne, du royaume de Naples, et empereur.

CHAP. II.—*Des papes dans le quinzième siècle, et de l'origine du luthéranisme dans le seizième.* Page 484.

La puissance de la cour de Rome empêchait la réforme de l'Église; mais cette puissance s'affaiblissait elle-même en voulant trop s'accroître. Elle avait long-temps remué l'Europe. Elle devait enfin la soulever. Elle s'affaiblit lorsqu'elle parait remporter le plus grand avantage. Elle s'affermir dans Rome à mesure qu'elle s'affaiblit ailleurs. Les papes étaient encore assez puissans pour entretenir les abus qui enrichissaient la chambre apostolique. Ces abus trouvaient peu d'obstacles en Italie. En Allemagne on s'en plaignait hautement. Ils paraissent détruits en France depuis la pragmatique de Charles VII. Louis XI trompé révoque cette loi. Il la révoque une seconde fois. Il n'y a plus rien de déterminé à ce sujet. Concordat de Léon X et de François I<sup>er</sup>. On a tort en France de regarder ce concordat comme une loi. François I<sup>er</sup> le fait exécuter. Les dissipations de Léon X épuisent les ressources du saint-siège. Il fait publier des indulgences dans toute la chrétienté. Pen-

dant qu'en Allemagne les diètes se plaignent de cet abus, les augustins sont offensés de n'en être pas l'instrument. Les dominicains les prêchent avec scandale. L'électeur de Saxe protège les augustins, et Martin Luther écrit. Léon X demande aux diètes que Luther soit puni. Elles répondent par des plaintes contre les exactions de la cour de Rome. Luther ne garde plus de mesures. Des peuples le croient destiné à éclairer l'Église. Ils attendent de lui une réforme générale. Il fait une révolution qu'on n'avait pas prévue et qu'il n'avait pas projetée. Causes de la rapidité de cette révolution.

CHAP. III. — *De l'Angleterre sous Henri VII et sous Henri VIII jusqu'à la mort de Maximilien.* Page 499.

Les calamités avaient préparé les Anglais à la plus grande soumission. On a remarqué la même chose des Romains. Les Anglais n'avaient jamais déterminé les droits respectifs du souverain et de la nation. Henri VII était donc le maître d'étendre ses prérogatives. Il est reconnu par la nation, quoiqu'il n'eût que des titres équivoques. Il demande des titres au pape. Il rallume l'esprit de faction qui s'éteignait. Simnel ou le faux Warwick. Perkin ou le faux duc d'York. Deux conspirations dissipées assuraient le trône à Henri. Mais son caractère soupçonneux lui faisait toujours des sujets de crainte. Son avarice et son despotisme. On espérait mieux de Henri VIII, mais sans fondement. La flatterie applaudit à ses dissipations. Il s'engage inconsidérément dans la ligue qui se forme contre Louis XII. Avec ses troupes, Ferdinand le Catholique envahit la Navarre. Il entre dans une nouvelle ligue, et compte encore sur des alliés qui le jouent. Victoire de Guinegate. Henri n'en sait pas profiter. Les Suisses ne font pas la diversion qu'ils avaient promise. Louis fait la paix avec Maximilien et avec Ferdinand le Catholique. Les articles de cette pacification donnent de l'inquiétude à Léon X. Henri VIII, indigné contre ses alliés, fait la paix avec la

France. Wolsey avait toute sa confiance. Il gouvernait seul. Son caractère. Conduite adroite de ce cardinal. Henri, jaloux du vainqueur de Marignan, qui n'a pas ménagé Wolsey, s'allie avec Maximilien, qui le trompe. Il est forcé à la paix. A la mort de Ferdinand le Catholique, François I<sup>er</sup> met Wolsey dans son intérêt. Il obtint la restitution de Tournai. Il négociait celle de Calais. Aveuglement de Henri VIII.

CHAP. IV.—*Considération sur l'Europe au commencement du seizième siècle, et, par occasion, sur les effets du commerce.*

Page 517.

Nouvelle situation de l'Europe à la fin du quinzième siècle. Inquiétude des puissances, qui ne savent comment se conduire. Causes qui concouraient à changer la face de l'Europe. Effets du luxe : il ruine les grands, qu'il amollit. L'ancienne noblesse s'éteint, et il n'y a plus que des riches et des pauvres. Il augmente la population dans les villes, et la diminue dans les campagnes, qu'il rend misérables. Comment il tend à ruiner de plus l'agriculture et la population. Proportion des soldats au reste du peuple dans les républiques anciennes. Quelle est cette proportion aujourd'hui. Comment le luxe multiplie les classes de citoyens. Le crédit favorise le commerce. Mais il arrivera qu'on sera moins riche en fonds qu'en crédit, et qu'on aura plus de dettes que de bien. A cet égard il en sera des nations comme des particuliers. Les fortunes nationales seront mal assurées comme les fortunes particulières. On croira s'être enrichi, et on sera trop heureux d'avoir un champ à cultiver. Le luxe fait dépendre la fortune des talens plutôt que des titres. Mais il tend à confondre les conditions, et il n'y a plus que des riches et des pauvres. Il n'adoucit les mœurs que parce qu'il énerve les corps. Commerce intérieur et commerce extérieur. Les puissances de l'Europe ont mis des entraves au commerce intérieur. Cependant il

fallait commencer par le favoriser. Mais les Européens ont été chercher dans les Indes les richesses qu'ils auraient trouvées dans leur sol. Ils en ont été plus pauvres. Combien les souverains du seizième siècle se sont trompés à cet égard. Le commerce extérieur n'est avantageux qu'autant qu'il fait fleurir le commerce intérieur.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.